

right-wing women

by andrea dworkin · Language: FR

Summary by booksummaryai.com — <https://booksummaryai.com/country/fr/right-wing-women-resume>

Summary

En 60 secondes

Andrea Dworkin demande pourquoi les femmes votent contre leur propre liberté. Sa réponse : les femmes de droite ne sont ni des sottes ni des traîtresses. Elles ont regardé le monde, vu des hommes de gauche comme de droite se servir d'elles et les violer, et conclu un froid marché de survie — la protection en échange de l'obéissance. Dworkin passe en revue Schlafly, Bryant, Morgan, Israël, la pornographie, l'État et l'Enlèvement pour montrer un même marché qui se répète partout. Sa dernière phrase : féministes et femmes de droite sont sœurs sous la peau, toutes deux en train de tenter de survivre à la suprématie masculine.

Pourquoi le lire

Ce livre explique une énigme qui décide encore des élections : pourquoi des femmes soutiennent des politiques qui les restreignent. Dworkin refuse les réponses faciles — la stupidité, la fausse conscience, le masochisme — et cartographie plutôt, de l'intérieur, la logique du marché de la protection. Lisez-le si vous avez déjà disputé avec une femme conservatrice de politique et vous en êtes allé(e) perplexe, ou si vous êtes une féministe qui veut comprendre les femmes qu'elle cherche à atteindre plutôt que de les congédier.

Les idées clés

La politique de la peur : un pacte rationnel avec le diable

Dworkin ouvre en soutenant que les femmes de droite ne sont ni stupides ni masochistes, mais qu'elles font un calcul rationnel de survie sous la suprématie masculine. Elle écrit : « Les femmes de droite ont examiné le monde : elles le trouvent dangereux. Elles veulent survivre. Elles voient que les hommes de gauche, comme les hommes de droite, utilisent les femmes. Elles voient que les hommes de gauche, comme les hommes de droite, violent. » Ces femmes veulent survivre. Alors elles concluent un marché : la protection en échange de l'obéissance, un endroit sûr où vivre en échange de la conformité à un ordre dominé par les hommes.

Le marché que passent les femmes de droite est sinistre, mais c'est un marché — conclu parce que l'alternative, l'exposition sans protection à la violence masculine, semble pire. Le marché, c'est la protection en échange de l'obéissance, un endroit sûr où vivre en échange de la conformité à un ordre dominé par les hommes. Chaque chapitre ultérieur devient une variation sur un thème unique : qu'est-ce qu'une femme échangera contre la sécurité, et qui profite du fait qu'elle doive échanger quoi que ce soit.

À essayer: La prochaine fois que vous serez tenté·e de traiter une femme conservatrice de lavée de cerveau, demandez-vous plutôt quel danger elle intègre dans son calcul — et si votre politique lui offre réellement une protection contre ce danger.

La Belle au bois dormant : le conte derrière le marché

Dworkin analyse le conte « La Belle au bois dormant » comme une parabole de la passivité féminine et de la promesse que le sauvetage par un homme justifie la soumission et l'inconscience des femmes. Dworkin décrit la vision du monde de la femme de droite : « Elle croit que si elle est bonne, elle sera en sécurité. Si elle n'est pas en sécurité, c'est qu'elle n'a pas été bonne. »

Le conte apprend aux filles que l'inconscience et la passivité sont récompensées par un prince. Le point plus sombre de Dworkin est le corollaire que les femmes de droite absorbent — si la protection échoue, l'échec est forcément le vôtre. Une femme battue par le mari qui promettait de la protéger cherche dans son propre comportement la faille. Cette autoculpabilisation n'est pas de la stupidité ; c'est la logique interne du contrat qu'elle a signé. Le système conserve son innocence en faisant porter la culpabilité à la femme.

À essayer: Relisez un conte que vous aimiez enfant et notez ce que l'héroïne échange contre son sauvetage — puis demandez-vous qui a rédigé ces conditions.

Phyllis Schlafly savait exactement ce qu'elle faisait

Dworkin examine la campagne anti-ERA de Phyllis Schlafly, soutenant que Schlafly comprenait que l'ERA démantèlerait le cadre légal de protection masculine dont dépendent les femmes de droite. Elle cite Schlafly : « L'affirmation selon laquelle les femmes américaines sont opprimées et traitées injustement est la fraude du siècle. » Dworkin note que cette affirmation a trouvé un écho parce qu'elle reconnaissait la peur réelle des femmes de perdre la protection masculine.

La lecture de Schlafly par Dworkin est inconfortable pour les féministes parce qu'elle concède l'intelligence tactique de la dirigeante antiféministe. Schlafly ne niait pas la peur des femmes ; elle la monétisait. L'ERA promettait l'égalité dans l'abstrait, mais pour une femme dont la sécurité repose sur l'obligation légale d'un mari, l'égalité peut sonner comme un abandon. Le point de Dworkin est que le féminisme doit répondre à la question de la protection, pas seulement à la question des droits — sinon les femmes continueront de choisir le diable qui les nourrit.

À essayer: Quand vous plaidez pour une politique, nommez explicitement la protection qu'elle offre aux femmes — pas seulement la liberté qu'elle accorde.

Anita Bryant et le savoir partagé que les hommes sont dangereux

Dworkin discute de la campagne antigays d'Anita Bryant, soutenant que la politique de Bryant était mue par la conviction que l'homosexualité masculine menaçait la famille nucléaire, seule structure que Bryant croyait protéger les femmes et les enfants. Elle écrit : « La femme de droite n'est pas une lesbienne. La lesbienne n'est pas une femme de droite. Mais la femme de droite et

la lesbienne partagent un savoir commun : les hommes sont dangereux. »

Dworkin trouve un terrain d'entente entre ses alliés naturels et ses ennemis politiques. La lesbienne qui vit à l'écart des hommes et la femme de droite qui s'accroche à l'un d'eux ont lu les mêmes preuves du danger masculin ; elles en tirent simplement des conclusions différentes sur quoi en faire. L'une sort du système de protection, l'autre y redouble d'adhésion. La sympathie de Dworkin franchit des lignes que la politique bien-pensante maintient scellées, et cela rend sa critique de Bryant plus percutante, pas plus douce.

À essayer: Trouvez une croyance que vous partagez avec un adversaire politique et demandez-vous quelle peur commune l'a produite des deux côtés.

La femme de droite juive et l'homme au fusil

Dworkin analyse la relation de la femme de droite juive à Israël, soutenant que pour certaines femmes juives, Israël représente un État protecteur masculin qui promet la sécurité face à la violence antisémite en échange d'une loyauté nationaliste. Elle écrit : « La Juive qui est une femme de droite a trouvé un homme qui la protégera des goyim. C'est l'homme juif. C'est l'homme israélien. C'est l'homme au fusil. »

Dworkin applique son schéma protection-contre-obéissance au nationalisme, et c'est le geste le plus audacieux du livre. Un État peut jouer le rôle du mari : il offre un abri face à un monde hostile et exige la loyauté en retour. Pour les femmes qui ont hérité du souvenir des pogroms et du génocide, le protecteur masculin armé ressemble moins à une option qu'à une nécessité. Dworkin ne tourne pas cette peur en dérision — elle la nomme comme la même peur qui retient une femme auprès d'un mari qui la bat, transposée à l'échelle géopolitique.

À essayer: Remarquez combien souvent la loyauté politique est vendue avec le mot « sécurité » — et demandez-vous quelle obéissance est vendue avec.

La femme totale dans du cellophane

Dworkin examine « The Total Woman » de Marabel Morgan, décrivant le conseil de Morgan d'accueillir son mari à la porte enveloppée dans du cellophane. Elle écrit : « La femme totale est une femme de droite. Elle sait que sa survie dépend de plaire à un seul homme. Elle fera tout ce qu'il faut pour lui plaire. »

L'image du cellophane est comique jusqu'à ce qu'on voie ce que Dworkin voit : une stratégie de survie déguisée en développement personnel. Le conseil de Morgan traite le mari comme un employeur dont l'approbation doit être sans cesse regagnée, le corps de l'épouse servant de monnaie d'échange. Le point de Dworkin est que ce n'est pas de la romance mais du travail — non payé, sans fin, et accompli sous la menace. La figure du titre du livre apparaît ici de la façon la plus frappante : une femme qui a tout parié sur la bienveillance d'un seul homme et appelle ce pari l'amour.

À essayer: Regardez un clip de conseils conjugaux et comptez ce qu'on dit à la femme de changer par rapport à l'homme.

Le pornographe et la femme de droite se mettent d'accord sur le prix

Dworkin soutient que le pornographe et la femme de droite partagent une vision commune de la sexualité féminine comme marchandise à échanger contre la protection masculine. Elle écrit : « La femme de droite et le pornographe se mettent d'accord sur un essentiel : le corps féminin est à vendre. Ils ne sont en désaccord que sur les conditions de la vente. » Ils ne diffèrent que sur la question de savoir si l'échange doit être privé ou public.

C'est Dworkin au plus incandescent, effondrant les catégories nettes de la guerre culturelle. Si le moraliste et le pornographe traitent tous deux le corps féminin comme une marchandise échangée contre la protection masculine, alors leur combat est un différend sur la distribution, pas sur le principe. La femme de droite vend l'exclusivité ; le pornographe vend le volume. Pour les féministes, l'aiguillon du chapitre est qu'aucun des deux camps du débat officiel n'est du côté des femmes — tous deux négocient au-dessus des femmes, le consentement des femmes étant fabriqué par le marché de la protection lui-même.

À essayer: Écoutez une panique morale sur le sexe et identifiez ce qui est réellement débattu : la marchandise, ou qui la contrôle.

La gauche masculine : une révolution qui attendait toujours le sexe

Dworkin raconte son expérience dans la Nouvelle Gauche des années 1960, décrivant comment les militants masculins attendaient l'accès sexuel aux militantes comme un privilège de la politique révolutionnaire. Cela poussa certaines femmes vers les mouvements de droite qui offraient au moins le mariage en échange du sexe. Elle écrit : « L'homme de gauche te baise et appelle ça une révolution. L'homme de droite t'épouse et appelle ça la civilisation. La femme choisit la moindre dégradation. »

Ce chapitre est à la fois la confession et l'acte d'accusation de Dworkin — elle était dans la pièce. La politique radicale qui promettait la libération a gardé la hiérarchie sexuelle intacte, et les femmes ont remarqué que la droite était au moins honnête sur la transaction. Cette honnêteté, suggère Dworkin, est pourquoi certaines femmes de gauche ont fait défection : un mensonge que l'on voit est plus facile à négocier qu'un mensonge qui s'appelle lui-même liberté. C'est un chapitre qui devrait pousser chaque mouvement progressiste à auditer sa propre politique de chambre à coucher.

À essayer: Demandez qui fait le travail émotionnel et sexuel dans vos espaces militants — et qui suppose qu'on le lui doit.

L'État en père, la féministe en mauvaise fille

Dworkin soutient que l'État fonctionne comme un protecteur masculin. Les femmes de droite soutiennent le pouvoir étatique parce qu'elles y voient le garant ultime du marché « protection

contre obéissance ». Elle écrit : « L'État est le père. La femme de droite est la bonne fille. Elle obéit au père et attend sa protection. La féministe est la mauvaise fille. Elle désobéit et n'attend que le châtiment. »

Dworkin explique l'attrait de l'ordre et de la sécurité pour les femmes sans condescendance : l'État est tout simplement le plus grand des maris disponibles. La politique de la bonne fille découle de son pronostic — désobéir, et vous voilà seule face à des hommes qui savent que vous êtes seule. Le pari de la féministe est l'inverse : que la liberté vaut cette exposition. Dworkin ne prétend pas que ce pari ne coûte rien, c'est pourquoi le chapitre dérange plutôt qu'il ne réconforte. Elle décrit un pari, pas une certitude.

À essayer: Examinez une loi que vous soutenez pour voir si elle protège les femmes ou se contente de les gérer.

Attendre l'époux : l'Enlèvement comme protection parfaite

Dworkin examine la vision apocalyptique de certaines chrétiennes de droite, soutenant que le fantasme de l'Enlèvement est un fantasme de sauvetage par une figure masculine divine qui offrira enfin la protection parfaite qu'aucun homme terrestre n'a jamais apportée. Elle écrit : « La femme de droite attend l'époux. Elle attend l'homme qui ne la blessera pas, qui ne la trahira pas, qui ne la quittera pas. Elle attend Jésus. »

Le chapitre relit la théologie de la fin des temps comme le marché de la protection poussé à son extrême logique. Chaque protecteur terrestre a échoué — blessure, trahison, abandon — si bien que la femme de droite transporte le mari parfait au ciel et remet sa liberté à son avènement. L'intuition de Dworkin est que la politique apocalyptique ne porte pas vraiment sur l'avenir ; elle porte sur le verdict d'une femme sur tous les hommes qu'elle a connus. L'Enlèvement est le seul sauvetage qui n'ait encore jamais déçu, parce qu'il n'est jamais encore arrivé.

À essayer: Observez comment « l'attente » est vendue aux femmes comme une vertu — dans la religion, dans l'amour, en politique.

Sœurs sous la peau : la féministe et la femme de droite

Dworkin conclut en affirmant que les féministes doivent comprendre les femmes de droite non pas comme des ennemies, mais comme des femmes qui font un calcul de survie différent sous le même système de suprématie masculine. Elle écrit : « La femme de droite n'est pas l'ennemie. L'ennemie, c'est le système qui rend son choix raisonnable. L'ennemie, c'est la suprématie masculine. » Sa dernière phrase dans le livre : « Nous ne serons pas libres tant que la femme de droite ne sera pas libre, car elle, c'est nous et nous, c'est elle. »

La fin transforme tout le livre, passant de la critique à la stratégie. Si les femmes de droite sont des survivantes rationnelles, alors les couvrir de honte est inutile et le féminisme doit offrir un meilleur marché — la protection sans l'obéissance, la liberté sans l'abandon. Elle conclut : « La femme de droite et la féministe sont sœurs sous la peau. Toutes deux savent ce dont les

hommes sont capables. L'une choisit l'apaisement. L'autre choisit la résistance. Toutes deux essaient de survivre. » La dernière phrase du livre est une exigence, pas une consolation.

À essayer: Ayez, ce mois-ci, une conversation avec une femme dont vous rejetez la politique — sur le danger, pas sur les votes.

Les meilleures citations

- "Les femmes de droite ont examiné le monde : elles l'ont trouvé dangereux. Elles veulent survivre. Elles voient que les hommes de gauche, comme les hommes de droite, se servent des femmes. Elles voient que les hommes de gauche, comme les hommes de droite, violent." - Andrea Dworkin

- "L'homme de gauche te baise et appelle ça une révolution. L'homme de droite t'épouse et appelle ça la civilisation. La femme choisit la moindre dégradation." - Andrea Dworkin

- "La femme de droite et le pornographe s'accordent sur une chose essentielle : le corps des femmes est à vendre. Ils ne divergent que sur les conditions de la vente." - Andrea Dworkin

- "Nous ne serons pas libres tant que la femme de droite ne sera pas libre, car elle est nous et nous sommes elle." - Andrea Dworkin

Limites

Le schéma de Dworkin est si totalisant qu'il risque d'aplatir les femmes qu'il défend : chaque croyance, de la politique anti-ERA à la théologie de l'Enlèvement en passant par le sionisme, devient le même marché de la protection, laissant peu de place aux femmes qui tiennent ces positions pour des raisons — la foi, le principe, la communauté — irréductibles à la peur. Ses preuves sont anecdotiques et rhétoriques plutôt qu'empiriques ; les lecteurs en quête de données d'enquête ou d'entretiens n'en trouveront pas. Le livre dit aussi peu de choses sur les femmes de droite de couleur ou sur les différences de classe. Et certains lecteurs jugeront ses affirmations générales sur les hommes, le sexe et la pornographie exagérées, même au regard de sa propre logique.

En une phrase

Les femmes de droite ne sont pas l'ennemie du féminisme mais son miroir — des femmes qui troquent l'obéissance contre la protection dans un monde où les hommes, de quelque bord qu'ils soient, sont dangereux.

Pour qui

Les féministes déconcertées par les femmes conservatrices, et les femmes conservatrices curieuses de savoir comment une adversaire radicale les voit. Quiconque veut comprendre pourquoi « la protection » l'emporte sur « la liberté » dans tant de choix politiques féminins.